

INDE
ET
HIMALAYA

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR

Le Comte GOBLET D'ALVIELLA

Ouvrage illustré d'une Carte spéciale
ET DE SES DESSINS par HENRI DE MONTAUT



PARIS

E. PLON 49 51, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE CASSELIN, 10

1877

Two dots remain

échafaudages, entre lesquels on distingue quinze éléphants, rangés en bataille sous un riche harnachement. Enfin, comme fond au tableau, un vert rideau de figuiers et de palmiers repose agréablement la vue, tout en laissant entrevoir, par une éclaircie, un large étang entouré de jardins avec la silhouette bleuâtre de la colline isolée de Pawanaghr, à demi voilée par une brume délicate. On pourrait se croire reporté dans quelque cité de l'Asie Mineure aux derniers temps des Césars, et l'on se surprend à chercher le proconsul qui va donner l'ordre de jeter les chrétiens aux bêtes.

Mais les temps sont changés, et ce ne sont plus des chrétiens, ni même des gladiateurs, qu'on amène devant le jeune César de Baroda et son illustre hôte, ce sont de simples lutteurs qui ouvrent les jeux. Six paires d'indigènes, portant un caleçon pour tout vêtement, se *tombent* à la façon de nos propres lutteurs, pendant quinze longues minutes. S'il y avait de la musique, on pourrait se croire dans un cirque. Mais voici les éléphants lâchés : les deux monstres se regardent, s'épient et s'élancent l'un contre l'autre ; leurs défenses se nouent, leurs trompes s'entrelacent, leurs corps s'arc-boutent. Tout à coup, l'un d'eux se retourne et prend ignominieusement la fuite. Son adversaire le poursuit, l'atteint de ses redoutables crocs, le pousse en avant et l'accule avec tant de force contre le mur que le vaincu pousse

un beuglement de douleur. Immédiatement les gardiens s'élancent et, à l'aide de fusées à jet continu, séparent les deux combattants. Cette douche d'un nouveau genre semble même calmer complètement leur ardeur belliqueuse, car, malgré les excitations de *picadores* armés de longues lances, ils se refusent à rouvrir les hostilités. En désespoir de cause, on leur lance un *lasso* autour d'une patte de derrière et, malgré leur résistance, on les ramène à leurs chaînes.

Un second éléphant est introduit, d'apparence moins colossale, mais plus agile. Par une autre issue entre un cavalier indigène monté sur un petit cheval arabe plein de feu. Il évolue autour de l'éléphant, qui ne tarde pas à répondre au défi en s'élançant sur le téméraire. Celui-ci part au galop, pas assez rapidement toutefois pour que la trompe de son adversaire n'ait le temps d'effleurer la croupe de sa monture. L'éléphant ne tarde pas à reconnaître sa propre infériorité à la course. Il use de ruse, feint de tourner le dos au cavalier qui le harcèle, et revient brusquement sur son ennemi qu'un écart du petit arabe met heureusement hors de portée.

Voici qu'un bruit de chaînes se fait entendre, et l'on voit apparaître deux gros rhinocéros, affreuses bêtes ventruës, à la peau noire parcheminée, avec une corne sur le front qui ressemble à une verrue durcie; leurs pieds de devant restent enchaînés. Ces



animaux sont complés parmi les plus féroces, en même temps que les plus stupides des jungles; on pouvait donc s'attendre à quelque formidable engagement. Cependant, après s'être quelque temps regardés sans bouger, ils refusent obstinément de s'empoigner. Les bêtes sont quelquefois plus raisonnables que les hommes. A force de les exciter avec des piques et des seaux d'eau que les *picadores* leur jettent sur le corps, on parvient cependant à les lancer l'un sur l'autre. Ils luttent à la façon des béliers, la tête basse, effleurant le sol de leur groin, tête contre tête, corne contre corne. Mais il ne se font pas grand mal, et, après quelques passes, le combat finit faute de combattants.

Deux buffles aux cornes recourbées remplacent les rhinocéros. Ceux-là s'empoignent tout de suite, et cette fois sérieusement. Un moment l'un d'eux a l'air de prendre la fuite, et l'on peut croire que nous allons avoir une seconde édition de la lutte précédente; mais bientôt il revient et fond sur son adversaire; on entend le bruit des cornes qui s'entre-choquent; les deux combattants se chargent avec une fureur redoublée: l'un d'eux est jeté sur le sol, et les cornes de son adversaire lui labourent les flancs. Cependant il se relève et veut continuer la lutte; mais on les sépare et on les emmène.

Deux béliers leur succèdent; ils s'élancent l'un vers l'autre avec tant de violence et de précision

qu'on les croirait mus par un ressort, et le bruit formidable que produit le choc de leurs boîtes osseuses fait comprendre pourquoi l'on avait donné le nom de béliers aux engins destinés à battre en brèche les murailles des anciennes places fortes.

On a sans doute remarqué, dans cette énumération des animaux successivement mis en présence, que l'importance des espèces allait en décroissant — de l'éléphant au simple bélier — contrairement aux règles de l'art. Ce n'est pas précisément que le spectacle finit *in piscem*, au propre ni au figuré; mais, en revanche, il se termina par l'exhibition de nombreux perroquets et d'un... blaireau, qu'on vint solennellement amener au pied de la tribune, dans le vain espoir d'émerveiller les visiteurs européens de Baroda. Tant il est vrai que nuls — pas même les blaireaux — ne sont prophètes dans leur pays! En résumé, cette fête, qui réunissait tous les éléments d'une représentation sans pareille au monde depuis la chute du paganisme, révèle bien les côtés forts et faibles de l'esprit indigène qui sait facilement atteindre à la perfection du détail et même à un certain grandiose de l'ensemble, mais qui manque de méthode et d'harmonie dans l'agencement des matériaux. Il convient d'ajouter qu'on n'avait pas eu le temps nécessaire pour *entraîner* les bêtes destinées à l'arène. Dans les circonstances ordinaires, il est rare, paraît-il, que les fêtes de Ba-

roda se terminent sans effusion de sang. Mais alors ces jeux deviennent une sorte de divertissements sur lesquels il y a beaucoup à redire, du moins dans nos pays de *sociétés pour la protection des animaux*, et cette fois surtout il valait peut-être mieux, pour tout le monde, que les choses pussent se passer en douceur.

Le jour suivant nous assistâmes, ainsi que tous les Européens de la résidence, à ce qu'on appelle ici une *cheetar hunt* et que je nommerai une chasse au guépard, avec cette explication nécessitée par la pauvreté de notre langue, que le guépard (*felis jubata*), sorte de panthère apprivoisée, y est le chasseur et non le gibier. Dès l'aube, des voitures gracieusement mises à notre disposition par les autorités de Baroda nous emmenaient par une chaussée étroite et sablonneuse au palais de Muckunpoura, résidence d'été de la Reine Mère. Là nous attendait une douzaine de *bullock-carts*, chariots à bœufs, de la plus simple description, où nous prîmes place trois par trois. Quand cet étrange cortège eut gagné la campagne, nous nous divisâmes en deux files, chacune avec deux chariots supplémentaires renfermant nos guépards, les yeux soigneusement bandés. Après un quart d'heure de cahotements à travers des champs labourés, nous aperçûmes, couchés dans les hautes herbes d'une jungle voisine, un troupeau de trois à quatre cents daims qui, nous prenant sans doute